

LYDYA O.B.

POEMES DE JEUNESSE

La fibre et la gouache
Tordues ainsi que des crinières
Fourbues de cris gelés par l'attente

Les rais abdominaux
Larvés dans la gorge folle
De l'ardente passée faune

Le rostre vissé à la carne
Son noyau casqué d'un ongle
Frit pleutre dans cette flaque

Pansu de caques de conques
Fripé et l'échine craquée au sud
Pelé par le crin qui l'enlise

Socle mâché et faite écaillé
L'aorte ciselée obscène
Ventée de coraux durs

Cloaque cavé par la crosse
Corne cousue de clous
Sans suinter que l'acide

Et le cou d'obsidienne
Charriant sa bourriche frêle
Dardant ta dent claire

Voudraient te dire que tu me manques

Pauvres mioches devenus femmes
Avec à leur cou une pioche
Peignant sur la roche
Une révolte qui tombe à genoux

Filles de joies
Blondes et bleues et peu blêmes
Monde à monde
Déesses

Sous ma peau mon cœur
Puisse un sang de femme
Et quelquefois mon sexe
Est inondé de menstrues

Mon enfant d'Alger
Laisse moi être toi
Car il faut être de ta matière
Pour comprendre l'aube frissonnante
Pour puiser chaque jour une lumière
Plus douce qu'élégante

Las tu effeuilles ta chevelure brune
Au-dessus d'un brûlot
Pesant une à une
Les défuntes qui furent sa peau

Et tu attends là où tous s'abreuvent
Que de sa bouche s'écoule
Le nom de tous les fleuves
Qui te peuplèrent et la rendirent saoule

Quoi donc elle t'attend ?
Elle ne t'attend pas
Elle soulève derrière elle
La treille et le sang
Arrachant à chaque pas
Un peu de la lumière du ciel

Quoi donc elle t'aime ?
Elle ne t'aimera jamais
Elle tracera sur ses reins
Le chemin qui vous parsème
Entre ce monde où elle te plaît
Et le sien où tu n'es rien

Il fallait à ta bouche
un bout de pain
Il fallait que ta main
aille et touche
Et sous le soleil
un public qui t'aime et veille
sur ta peau miel
d'enfant paisible sous le ciel

Que pardonne à ta bouche
cette cigarette
et le Long John à l'ennui

Il y a ta beauté concave
dans tous les octaves
de tes cheveux

Ton regard qui m'espionne
et cherche à plonger
dans le mien

Tes yeux si bleus
indifférents à tout
regardant partout ne voyant rien

Ta bouche affamée
capturant la mienne
me goûtant sans me toucher

Ta bouche à sucer
sur mes seins déclavés
amusée de tout ignorer

et ta cigarette
et le Long John
et tes octaves et tes promesses

Chéri que pardonnerai-je ?

A ceux qui ont des cors aux pieds
Comme à ceux qui ont des pieds au corps
Tu as jeté le même sort

Et chacun marchant sur les mains
Lorsqu'il est à pied

A ceux qui ont des cors aux pieds
Comme à ceux qui ont des pieds au corps
Tu as réservé le même destin

Aux uns tu as scié les cors
Des pieds
Aux autres tu as scié le corps
Aux pieds

Aux uns tu as sectionné les pieds
Aux autres le corps

Et chacun le même sort
Circulant sur les mains
Privé de ses pieds
Maudissant ton corps

Les chiens se battent et fouillent le cul des leurs
Un prêtre gratte la rouille qui fut son cœur
Tandis qu'un enfant pisse sur les baies et les lépreux
Deux femmes béent leur lys et avalent leur propre creux
La berge est grasse et renferme des frénésies
Les bergers ramassent le sperme de ceux qui fraient ici

Sur une bouche déniaisée quelques papillons meurent
Puis les mouches affamées par millions affleurent

Cinq assis et deux debout
Dans la lumière du grand âtre
Tous couplés aux ombres des murs rougeâtres
Devant ce pain rassis coupé en bout

Ce sont sept têtes brunes
Laides et froides et roides et crues
Voleurs et mendiants des rues
Sept têtes et il en manque une

Cinq assis et deux debout
Autour d'une assiette en terre
La même tête et rien derrière
Il en manque un et il est fou

Sept bouches autour du même pain
Quatre ont faim et trois la peste
Le plus jeune fit un geste
Ils lui coupèrent la main

(en pensant au roman de Mikhaïl Boulgakov)

Lorsque Morphine et pacotille
Entrent dans le sang des garçons
Il semble que leurs os se défont

Mais comme à la file les jeunes filles
Se pendent à leurs épaules et les déshabillent

Lorsque Morphine et pacotille
Célèbrent ensemble le feu et l'or
Tous les garçons ressemblent aux galadors

Mais comme à la file les jeunes filles
Grandissent et sous leurs yeux se déshabillent

Lorsque Morphine et pacotille
Coulent à la même source en se suivant
Souvent le ciel éclaire leurs devants

Mais comme à la file les jeunes filles
S'épuisent à ranimer ce qu'elles déshabillent

Lorsque Morphine et pacotille
S'enlacent sans relâche et rient
Tous les hommes feulent et se glorifient

Mais comme à la file les jeunes filles
S'éloignent et plus rien ne les déshabille

Lorsque Morphine et pacotille
Soulèvent l'écume des pâleurs
L'azur prête à l'œil ses lueurs

Mais comme à la file les jeunes filles
S'étiolent au temps qui les déshabille

Lorsque Morphine et pacotille
Accueille au jour le front des hommes
L'encens brûle un parfum d'opium

Mais comme à la file leurs hideuses filles
De leur chair d'enfant les déshabillent

Un cri frappe l'écho de ce caveau humide
C'est une goutte tombée de moi
En moi
Ne pouvant plus gésir là
L'Etrangeté s'anime
Se tord sur ses clous et son impossible étreinte
Se plaint
Mais suffoque une vieillesse vénéneuse
(parce que la cocaïne tue)
Elle froisse un soir plus timide qu'un enfant mort
les têtes nimbées s'y balancent en pleurant
et les soldats et les déments
les amants aussi
Ce séide est une tique gorgée du sang
de nos couronnes
tout le jour elle vite naître le crime qui sommeillait
devant elle
(parce que la cocaïne tue)
Son corps est une tombe jetée au baisé
de la citadelle
une roide terreur la sacrifie
dans ses bras
et plus personne ne satisfera au mystère
du Casse-Croix
que l'immense et tonitruant écho
de la résurrection

On ne s'imagine pas la profondeur de chair qu'il faut pourrir pour terrasser un monde de dix-huit ans
Et jamais
De ma vie
Je n'ai été
Une seule seconde
Malade

Mais une partie de moi survit immobile
vers les sans-vents
la bouche entrouverte suçant
la peau brûlante d'un marécage profond
et les yeux tournés vers le ciel
elle devine au bout de ses doigts
la forme de son reflet qui hurle
en même temps qu'elle se noie

Et je devine une autre langue se tordre dans ma bouche
Prolonger son cri de sang vers ma gorge puis
Porté par des lèvres fluviales j'enclume
D'un demi-jour une idole à deux bouches

Car il y a là quelque chose qui remue
Qui claque des dents pense et mue
Qu'il faut impérativement taire Et ce mot tu
Tu l'as à nouveau baptisé tu

Dans ce trou
Dans cette grotte
De ce trou de glaise et de chaux vive
Un œil et son pareil s'observant
Distordent un flou rappelant la mort

Dans cette digue d'ombres
Cette forge d'odes semées
Dans cet antre où s'affairent
De petits paquets de fièvre
Ici grandissent deux minuscules
Deux spumeuses gargouilles
Une chair et une chaire

Mais cette chair Nobyl
C'est la tienne
Et cette chaire Nobyle
C'est ton corps nu sur les stalles

Cette chaire Nobyle
C'ets ton rêve silencieux
Et cette chair Nobyle
C'est le sile-en-cieux de tes nuits

Tu es là parce qu'un homme est fou
Parce que tel qu'il est il est en toi
Avec son pénis avec sa langue
Il tousse les rats qui goûtent ton trognon

Oui Nobyl
Ton corps est une chaire
Que la chair de tes doigts
Nomma horreur ou enfer

Parce qu'ivre
Tu voyais des mouches dans les chiens
Dans leurs poils leurs petites cuisses
Et cette cuisine minutieuse
Qui te faisait dire pour eux
Merci

Ton corps est une chair
Que la chaire de tes doigts
Nomma horreur ou enfer

Mosaïque odorante des cimes attendries
Je suppose qu'il s'agit d'un baisé
Et ces joues vierges qui distraiment
Composent une ode affamée
Sont sans doute de blondes mythologies

Elles boivent en silence
Distinguées
Le suc des dernières heures qu'elles illuminent encore

Guéri de
L'hiver
Le Verger
Souffle sur son
Sexe
Et fait sourire l'univers que ses pieds touchent

On le voit passer la crête en défigurant le couchant
De sa silhouette obscène d'où dépasse comme un glaive
La garde d'un immonde phallus gris et purulent

Mais s'éloignant
Son cœur de glaces arides se découvre une vie
Un sortilège de beautés
Quand il la prie de le suivre

Et s'éloignant
Son cœur de glaces arides se découvre une vie
Un sortilège de beautés
Qui dans ses yeux morts soudain ouverts
Pourrissent si vite qu'il ne sait plus
Si cela fut vrai

On la voit frôler l'éther en figurant le levant
Par une ombre salace où se devine comme une aile
Le torse d'un homme jeune avalé par le sexe

Puis s'éloignant
Son cœur de glaces arides se découvre une vie
Un sortilège de beautés
Quand il la prie de le suivre

Puis s'éloignant
Son cœur de glaces arides se découvre une vie
Un sortilège de beautés
Qui sous ses yeux morts soudain entrouverts
S'évanouissent si vite qu'elle ne sourit déjà plus
De qui l'a tant aimée

Ta peau
Disloque l'atome
Disloque Athènes
Disloque l'altière espérance
Et le ricanement des gonds dans l'immeuble trouble ma fumée d'une ancienne présence

Il y a de l'ammoniac évaporé dans les carreaux
De la laitance
De l'amer
Du lacrymal surtout

J'ai un peu dormi

J'ai trouvé ton odeur dans un coin de la bibliothèque
Diffuse
Lointaine
Fanée
Craquelée
Tordue comme la main arthritique d'une statue de plâtre

Le foutre
La salive
L'urine
Le pus
Et à bien des lustres une tignasse baignant dans le parquet

J'ai mal dormi

J'ai trouvé ta photo sous une bible cornée
Sombre
Passée
Tachée
Déchirée aux coins comme prise au coin de ta rue

Pituitaire par chaque cellule
Le prurit d'une carie au plexus macère la bile au mur

J'ai beaucoup fumé

J'ai trouvé ton mégot dans le désordre
Le filtre
Le papier
Le tabac
C'est ensuite que le monde par la persienne s'est consumé

Les oiseaux sont tombés
Les nuages écimaient les peupliers
Dépeuplé
Déserté
Aride

Stérile

Vicié

Le quartier était tranquille comme peut-être toi en ce moment

J'ai pensé à ce que tu penses

J'y ai échoué

Ta main

La peau de ta main

Forme une croûte douloureuse à la surface des choses

Et je n'ai pas d'appétit

Ma gorge racle en brûlant et craque quand je déglutis

Tiraille

Coince

Saigne

J'écris seulement ce qui s'articule sans suintement

La douleur

La peine

L'obscurité

J'ai trop bu

Plus de glace

Plus d'alcool noyé

Juste le feu

Le rugueux

L'odieux

Ce qui dissout le cartilage dans les veines et les nerfs dans la moelle

Comme ta peau

Ce qui rappelle ta peau

Qui disloque l'atone

Qui disloque la peine

Qui altère l'errance

Et le ricanement des secondes dans ce corps meuble où s'égraine ton absence